

BENJAMIN POIREAU

Benjamin n'avait pas d'amis. Trop petit, trop timide, peut-être...

Le mercredi, quand les autres prenaient leurs vélos pour aller jouer au plan d'eau du Chêne ou dans le terrain d'aventure, il restait chez lui, allumait la télé ou se plongeait dans la fabrication d'incroyables stations spatiales en Lego. Ce mercredi était un mercredi télé.

Il faisait une chaleur à réussir un beurre blanc sans gazinière. Dehors, le feu croisé des canons à eau inventait des milliers d'arc-en-ciel sur les planches, tandis que s'accumulaient d'énormes nuages noirs derrière les ponts de Thouaré.

Dedans, dans l'écran de télévision, Benjamin suivait les aventures incroyables de créatures bioniques, subsoniques, tectoniques et autres mutants invincibles. "La force soit avec toi" hurla Robotman en pointant ses deux doigts d'acier vers l'enfant sans défense dans la galaxie.

Dehors, Benjamin entendit le premier coup de tonnerre au-dessus des arceaux des planches.

Dedans, un éclair jaillit des pinces du monstre, toucha l'enfant de feu qui s'envola aussitôt comme un missile lancé en plein coeur de la pieuvre galactique. "Transformation. Energie maximum. Diamant bionique. Puissance totale". La pieuvre éclata en une myriade d'étoiles roses. Un coup de tonnerre plus puissant que les autres fit

sursauter Benjamin, et l'écran de la télé revint au gris des mercredis sans amis. Plus de son, plus d'image, la foudre avait dû tomber tout près, sur le transformateur.

Alors Benjamin se leva, la tête embrouillée du dedans et du dehors, de rêve de force et d'éclairs. Il prit dans le tiroir de la cuisine le grand couteau qui servait à couper les feuilles des poireaux, sortit dans la cour et marcha jusqu'aux planches les plus proches. Il se campa sur ses deux pieds écartés, leva la lame brillante du couteau et attendit.

"Transformation! Energie maximum!" cria Benjamin.

Un éclair zébra le ciel des nuées noires à la pointe du couteau. Il y eut une boule de feu dans un nuage de sable et Benjamin se retrouva tout nu sur la planche, les cheveux à moitié grillés, hérissés sur la tête, et son couteau à la main. Il ne se demanda pas comment il se faisait qu'il était encore en vie. Il ne se demanda pas s'il était devenu un super-Benjamin doté de super-pouvoirs. Il ne se posa aucune question. Comme il commençait à pleuvoir, il arracha quelques poireaux pour s'en faire un pagne, une salade en guise de chapeau, et gagna la route où il se mit à marcher. Bien sûr, il ne savait pas où il allait, mais comme il ne savait plus non plus qui il était, cela ne le préoccupait aucunement.

Il marcha droit devant lui sous la pluie qui tombait à verse et atteignit la coopérative quand le soleil reparaisait derrière les ponts de Thouaré.

Un maraîcher, qui avait laissé passer le plus fort de l'orage à l'abri avec une bonne bouteille de muscadet, sortit du hangar. Il vit alors, sur la route, dans le léger brouillard

de vapeur d'eau qui montait du sol, un poireau d'un mètre cinquante coiffé d'une laitue dégoulinante qui marchait à sa rencontre.

— Nom de nom, bégaya l'homme en regardant passer Benjamin Poireau, il faudra que je demande à Léon ce qu'il met dans ses cuves. Pour le coup, il a forcé la dose!

Il restait un bon verre au fond de la bouteille. L'homme le vida à regret sur la terre et se promit de ne parler à personne de l'étrange vision qui venait de croiser sa route.

Et Benjamin poursuivit son chemin. Il passa les planches, passa les près, et disparut.

Le soir à la maison, les parents s'inquiétèrent. " Où est donc passé Benjamin?"

Le lendemain à l'école, le maître s'inquiéta: " Est-ce que l'un d'entre vous aurait des nouvelles de Benjamin?"

Quand le soir fut venu, la commune entière ne parla que de cela: " Mais où a bien pu passer Benjamin?"

On fit appel aux gendarmes, aux chiens et aux hommes-grenouilles. On sonda les boires, on dragua la Loire, on interrogea les manouches. On était tellement perdu, qu'on imagina même faire appel à Jacques Pradel. On imagina le pire. Benjamin restait introuvable.

Le samedi suivant, presque toute la classe se retrouva au plan d'eau du chêne. Le grand Julien qui se faisait appeler "Super Yo" parce qu'il était le plus vantard et plus fort en gueule de la bande, menait la petite troupe. Sur le bord de l'eau, une dizaine d'optimists attendaient les petits marins de l'école de voile.

—Hé les gars! on va sur l'île! proposa Super Yo.

— Ce n'est pas à nous, ces bateaux remarqua un enfant.

— On n'a pas le droit... dit un autre

— Bande de dégonflés! Dès qu'il y a une occasion de rigoler, tout le monde se débîne, ricana le chef.

— Et toi, dirent les autres, tu es cap de prendre un bateau pour y aller, sur l'île?

C'était le genre de chose qu'il ne fallait pas dire deux fois à Super Yo. Son honneur était en jeu et Julien ne rigolait pas avec l'honneur. Il retourna un bateau, le mit à l'eau, se fit une bourde d'une branche sauvagement arrachée à un arbre et s'éloigna en direction de l'île où il parvint sans difficultés.

— Yo! reviens! criaient les autres sur la berge.

C'était assez pour qu'il ne revint pas tout de suite.

— Je vais explorer! cria-t-il.

Les autres le suivirent du regard le temps qu'ils purent et le perdirent quand il disparut sous les arbres. Quelques minutes plus tard, il virent leur camarade réapparaître en courant comme un fou. Il le virent remettre son embarcation à l'eau et y monter à toute vitesse. Il le virent godiller comme jamais on n'avait vu godiller. Quand il accosta, Super Yo était blême.

— Qu'est-ce que tu as?

— Rien.

— On dirait que tu as peur?

— Pff!

— Tu as vu quelque chose?

— Il n'y a rien sur cette île. C'est nul.

Personne n'osa insister et la journée passa comme passent les journées.

Au soir, Super Yo, regagna sa maison. La cuisine embaumait la tarte aux poireaux, le plat préféré de Julien et de son papa. Pourtant, quand maman eut coupé les parts, le père et le fils firent ensemble la même moue gênée. L'un et l'autre s'excusèrent de ce qu'ils n'avait pas grand-faim ce soir. C'était étrange mais ils ne se sentaient pas dans leur assiette, comme on dit. Les deux ou trois regards que le père et le fils échangèrent à l'insu de la mère suffirent à les convaincre l'un et l'autre qu'ils avaient un secret à partager. Julien commença.

— Je sais bien que c'est complètement idiot, papa, mais il faut que je te dise... Si je n'avais pas faim de poireaux ce soir, c'est que cet après-midi, sur l'île du plan d'eau, je me suis fait attaquer par un poireau. Je te jure! Un poireau d'un mètre cinquante avec la tête toute verte. Il es sorti de derrière un arbre et j'ai cru qu'il allait me sauter dessus. Je sais bien que cela n'existe pas, mais je te jure que je l'ai vu...

Au lieu de rigoler, le papa de Julien hochla la tête douloureusement.

— Je sais, Julien, je sais... Moi aussi je l'ai vu, l'autre jour, sur la route de la coopérative. Je croyais que c'était comme une hallucination, mais à présent que tu m'en parles...

Et à force de causer, le père et le fils, à force de causer de choses qui n'existent pas, voilà qu'ils ont retrouvé un peu de courage. Ensemble, ils ont décidé d'en avoir le coeur net. Quand maman a été couchée, ils sont sortis tout doucement de la

maison et ils ont filé vers l'île du plan d'eau du Chêne. Papa portait les rames, Julien la lampe électrique. Quand ils sont arrivés sur l'île, ils ont trouvé Benjamin qui leur a dit à quel point il était content de les voir.

— Je ne sais pas trop ce qui m'est arrivé, leur a dit Benjamin. Je ne sais pas quand je me suis endormi sur cette île. Ce que je sais, c'est que tout à l'heure, je me suis réveillé en sursaut. A côté de moi, il y avait un énorme ragondin qui me regardait en se léchant les babines. J'ai eu peur. Je lui ai balancé un grand coup de pied en criant que je n'étais pas bon à manger. Ce n'est qu'après que je me suis rendu compte que j'étais déguisé en poireau. Je voudrais bien rentrer chez moi.

Ils sont revenus tous les trois dans la barque et, sans réveiller les campeurs, ils ont quitté le plan d'eau. Au moment de rentrer chez lui, Benjamin s'est inquiété.

— Qu'est-ce que je vais dire? Que j'ai été transformé en poireau? personne ne me croira!

Ils ont pouffé de rire tous les trois et le papa de Julien a eu une idée.

— Quand la vérité est incroyable, ce n'est pas un péché de la taire. Tu te jetteras au cou de tes parents. Ils seront tellement contents de te revoir que cela suffira bien.

C'était une bonne idée. Ni Julien, ni son père ni Benjamin n'ont jamais parlé à qui que ce soit d'un poireau d'un mètre cinquante qui marchait un soir d'orage sur les routes de Saint-Julien-de-Concelles. C'est comme s'il ne s'était jamais rien passé. Sauf qu'à présent, Benjamin est plus fort à l'école. Il a un copain, un vrai copain qui ne le laissera jamais tomber. Et c'est bien, parce que, comme c'est le plus costaud de toute la classe, plus personne n'ose embêter Benjamin.

Pour réussir un beurre blanc © MCLA 1996
Avec les enfants de l'école Saint-Joseph.